

## Chronique d'une mort refusée *E Agora ? Lembra-me* de Joaquim Pinto

Robert Daudelin

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2013). Chronique d'une mort refusée / *E Agora ? Lembra-me* de Joaquim Pinto. *24 images*, (164), 19–19.

**E Agora? Lembra-me** de Joaquim Pinto

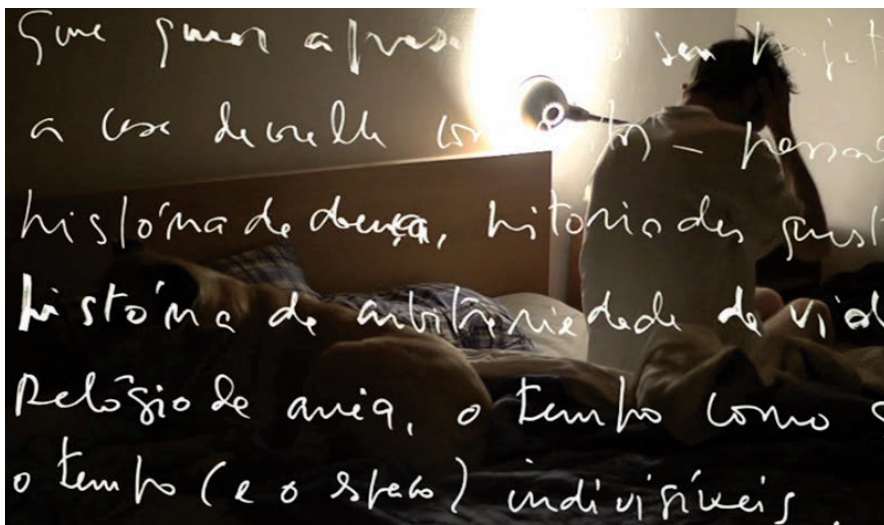
# Chronique d'une mort refusée

par Robert Daudelin

**E**n littérature le journal intime a depuis longtemps ses lettres de noblesse. Certains auteurs (Léautaud, Renard, Gide, pour n'en nommer que trois) en ont même fait leur terrain de prédilection. Au cinéma, l'affaire est plus compliquée. D'abord, historiquement, pour des questions pratiques : lourdeur des outils, nécessité de recruter des collaborateurs, coût du matériel, etc. Certains malins s'en sont périodiquement tirés en truffant leurs fictions d'éléments empruntés à leur vie privée ; mais peut-on vraiment parler alors de « journal » ? Le cinéma moderne (le 16 mm, puis les caméras légères et le numérique) a changé la donne : plusieurs films du grand Chris Marker sont des journaux intimes à peine déguisés ; Johan van der Keuken a signé un bouleversant *Journal* (1972) où la naissance prochaine de son fils est l'occasion d'une réflexion éminemment personnelle sur le bonheur. Enfin, de 1973 à 1985, le cinéaste israélien d'origine brésilienne David Perlov filme lui-même son journal dans lequel, en six chapitres de 52 minutes chacun, il parle de son pays, de sa ville, Tel-Aviv, mais aussi de la dépression qui le mine et de son amour pour son épouse polonaise. C'est de cette expérience à peu près unique dans l'histoire du cinéma qu'il faut rapprocher *E Agora? Lembra-me* (*Et maintenant? Rappelle-moi*), le très beau film du cinéaste portugais Joaquim Pinto, qui a récemment reçu le Prix spécial du jury au festival de Locarno.

Ingénieur du son renommé – il a travaillé avec Manoel de Oliveira, Raoul Ruiz, João Cesar Monteiro et André Téchiné, entre autres –, Pinto passe à la réalisation en 1988 et devient par la suite producteur. Atteint du sida en 1997, le cinéaste met progressivement sa vie professionnelle de côté pour se soigner ; dans un premier temps il se retire aux Açores avec son compagnon Nuno, puis rentre au pays, dans la campagne portugaise dont les forêts flambent chaque été et où le couple va tenter de se refaire une vie en cultivant son potager en compagnie de leurs quatre fidèles chiens. *E Agora* est l'histoire, à la première personne, de cette lutte pour la vie ; c'est également une histoire d'amour.

Chronique d'une mort annoncée, *E Agora* est aussi la chronique d'une mort refusée. Fort de l'amour et du soutien indéfectible de son compagnon, Joaquim lutte contre l'hépatite C avec un courage qui, dans ses propres termes, constitue « un effort constant pour rester vivant ». Son visage, souvent filmé de très près, a oublié depuis longtemps sa jeunesse, il est désormais buriné par la souffrance, véritable carte illustrant les chemins de la maladie. Cette carte, Pinto n'a de cesse de l'explorer, sachant lucidement qu'elle porte en ses rides le bilan d'une vie –, ce qui est une autre façon de définir ce film hors norme. La maladie, c'est en effet l'occasion de nombreux retours en arrière, jusqu'en 1957, mêlant harmonieusement l'Histoire (avec un



grand H) à l'histoire personnelle (les études en DDR), familiale et professionnelle.

Mais l'histoire, avec ou sans *h* majuscule, constamment inscrite dans la maladie de Joaquim, est délibérément remise ici à plat. Les cycles de la nature (la pluie qui ne vient pas), la maladie du chien, l'évangile selon saint Jean, les insectes du jardin, la visite de l'ami et comédien Luis Miguel Cintra, le nouveau médicament qui ne produit pas de résultat, l'attente à l'aéroport, l'insomnie, les cauchemars et les trous de mémoire : tout est important, parce que tout appartient à la vie, cette vie si précieuse quand on sent sa fragilité, cette vie qu'il faut protéger et célébrer surtout quand elle menace de nous abandonner. Pour ce faire, le cinéaste construit son film comme une mosaïque, un collage lyrique qui en fait une œuvre ouverte épousant les tours et les détours fréquents et imprévisibles de sa pensée.

Comme cette maladie maudite qui s'étire et se joue du temps, le film se définit par sa durée, seule manière de nous faire complice de ce que vit le cinéaste. Film de douleur, *E Agora* est aussi un film de bonheur : le repas (un « TV dinner » !) partagé, la discussion sur la Bible en route pour la messe dominicale (sur un solo de guitare de Wes Montgomery), la vie quotidienne avec les chiens, la piqûre administrée par Nuno redissent l'attachement à la vie. Et Pinto, filmant cette maladie infâme qui le détruit, redevient cinéaste ! Il retrouve le plaisir de filmer ; se permet des surimpressions d'un autre temps ; monte toutes ces images avec une liberté qu'on lui envie.

Malgré l'Interferon inefficace, malgré le souffle qui lui manque, Joaquim Pinto est vivant. Il aime la vie, se désespère de notre monde, se moque au passage de « ce médecin obsédé par la sexualité de la bourgeoisie viennoise », se souvient de la révolution des CÉllets et de sa jeunesse qui perdue dans son regard qu'il filme sans détour et que nous n'oublierons jamais. ■

*[...] le cinéaste construit son film comme une mosaïque, un collage lyrique qui en fait une œuvre ouverte épousant les tours et les détours fréquents et imprévisibles de sa pensée.*